

les
amis



du
**MUSÉE
D'ART et
D'INDUSTRIE**
de Saint-Étienne

LE BULLETIN DES AMIS

Mars 2023

N° 32

*Acquisitions récentes
au profit du musée*

P.4

YSL RIVE GAUCHE -1972
Ensemble de coton bordé d'un
ruban coton de **JULIEN FAURE**



Nicolas Faure

Président des Amis
du Musée d'Art et
d'Industrie

Au moment où Saint-Étienne Métropole se pose la question légitime de doter le musée d'art moderne et contemporain d'un lieu et d'un espace digne de la deuxième collection d'art moderne en France, il convient de redécouvrir le contexte de la naissance du mouvement muséal en Europe au XIX^e siècle, où déjà la question du rayonnement de Saint-Étienne en Europe se posait.

Georges Gay, professeur émérite de l'université, nous décrit comment s'est peu à peu constitué le musée d'art et d'industrie et comment il fut jusqu'en 1984 le seul et unique établissement de la ville à collecter tous les éléments du savoir-faire technique local enrichi à partir de 1955 avec Maurice Allemand comme conservateur et son successeur Bernard Ceysson d'une vraie collection d'art moderne jamais égalée en province.



L'ancienne École de Dessin, devenue École régionale des Beaux-Arts, en lien direct avec le MAI

*Comme nous l'a expliqué Marie-Caroline Janand dans sa conférence sur le thème : faire ville par la culture, l'École Régionale des Beaux-Arts, devenue l'École Supérieure d'Art et Design de Saint-Étienne, de sa création en 1803 jusqu'en 1884 s'appelait l'**École de Dessin**. Les élèves y apprenaient non seulement à dessiner des fleurs pour l'industrie rubanière, des scènes de chasse pour la gravure dans l'armurerie, mais aussi à dessiner des plans techniques pour l'industrie mécanique.*

Notre musée est bien « aux sources du design ». C'est ce qui fait aujourd'hui la richesse de notre Métropole !

HOMMAGE À YVES CHASSÉ

Yves Chassé, président de notre association en 2017 /2018 nous a quitté brutalement mardi 3 janvier. Il a beaucoup œuvré pour les Amis du musée.

Administrateur dès la réouverture du musée en 2001, il accepte de prendre

en charge le tout premier bulletin des Amis du MAI en novembre 2006.

Il restera « rédacteur en chef » jusqu'en

2019. La création d'un bulletin est une aventure qui nécessite rigueur, et souci de l'excellence. Yves a réalisé la rédaction de l'essentiel des articles rapportant la vie des Amis, mais également la maquette et la mise en page.

Toujours en grand respect pour le travail des équipes du musée et en particulier de sa conservatrice Nadine Besse, il avait à cœur de faire de ce bulletin le lien privilégié entre les adhérents et plus largement avec le public et l'outil efficace de la promotion du musée.

Ayant travaillé près de 30 ans comme secrétaire général du groupe CHEYNET à Saint-Just-Malmont, leader européen des rubans pour la corsetterie et lingerie, il avait une grande connaissance du milieu industriel textile de la Région Rhône-Alpes. Il a contribué comme vice-président aux côtés de Christian Roche, président de 2010 à 2017, à rapprocher les entreprises textiles stéphanoises du musée; ainsi elles ont financé (et continuent de le faire) des acquisitions d'objets de collection et la numérisation des collections de rubans les rendant accessibles au grand public via le site du musée.

Toujours présent aux réunions, et prêt à donner un coup de main avec le sourire, nous perdons un Ami fidèle.

Nicolas Faure



“ Fermer... pour mieux se retrouver !

Les salles textiles du musée d'Art et d'Industrie sont fermées au public depuis le lundi 6 mars pour rouvrir en novembre avec un parcours renouvelé.

Marie-Caroline Janand
Directrice du pôle muséal
Musée d'Art et d'Industrie et
Couriot-Musée de la Mine

Un nouveau parcours pour un nouveau public

Le parcours date de 2001, quand Jean-Michel Wilmotte propose, sur le projet rédigé six ans plus tôt par Nadine Besse alors conservatrice, de redéployer sur plus de 2500 m² trois collections internationalement reconnues : le ruban, l'arme et le cycle. L'approche de 2001 est axée sur l'histoire de la production en lien avec les évolutions techniques et met l'accent sur trois collections dont la production était encore présente sur le bassin stéphanois au moment de l'écriture du projet.

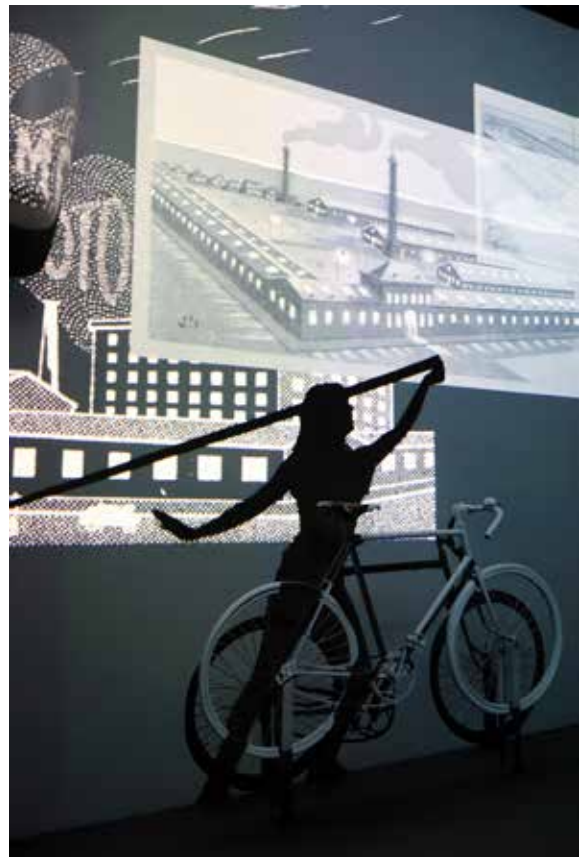
Mais le tissu économique a profondément évolué depuis, tout comme le public. La mutation sociale, conséquence de plusieurs facteurs comme la porosité des temps sociaux, l'empreinte profonde du numérique ou la facilité de déplacement des individus, change le rapport à la culture. Cette évolution impacte l'individu. Plus connecté, il fractionne ses pratiques culturelles et sa manière d'appréhender les savoirs, comme il fractionne sa consommation numérique en zappant d'un contenu à l'autre. Le corollaire est une attention moins grande, surtout pour regarder un objet « fixe » comme ceux qu'on montre dans les musées. L'accès démultiplié au savoir s'accompagne paradoxalement d'un amoindrissement des connaissances dans les prérequis attendus pour la visite, notamment en matière de chronologie et connaissances historiques.

Retrouver les collections d'art

Les musées doivent s'adapter à ces évolutions, sans pour autant devenir des parcs d'attractions. L'objet doit rester au cœur du discours, mais aussi de l'expérience de visite. Ainsi, si la salle d'introduction du

musée d'Art et d'Industrie est entièrement immersive, sans objets réels, le reste du musée restera consacré aux collections... toutes les collections.

En effet, la polarisation du musée autour des armes, des cycles et des rubans a eu pour conséquence d'effacer des salles les œuvres d'art et les objets d'art décoratifs. Or ces fonds présentent des pièces intéressantes, voire uniques. C'est ainsi que l'art sera mis en avant dans ces nouveaux espaces afin que le public saisisse de manière plus concrète les liens entre l'art et l'industrie.



La salle immersive d'introduction au musée
« Il était une fois un territoire d'industrie »
copyright ville de St-Etienne, Fabrice Roure

Reconnecter les collections les unes aux autres

Il s'agit aussi de mettre en évidence les liens entre les collections, de reconnecter les armes avec les cycles, les rubans avec les armes et tous les fonds avec l'art. C'est ainsi que deux espaces par étage aborderont des notions transversales. Dans le parcours textile, le visiteur pourra découvrir que le musée est le lieu des modèles et que la fleur n'a pas seulement orné les rubans, mais aussi des fusils ou les affiches publicitaires des fabricants de cycle.

Un autre espace abordera la mécanique, élément que l'on retrouve dans toute l'industrie, soit comme outil de production avec les métiers à tisser, soit comme objet fini avec les armes ou les vélos... Des manipulations, accessibles à tous, permettront d'aborder de manière ludique les grands principes de mécanique.



Portrait d'une dame à la robe ornée de rubans bleus
Anonyme, vers 1760-1780

Musée d'Art et d'Industrie, inv. 2022.9.1

Droits : ville de Saint-Étienne – musée d'Art et d'Industrie

Les usages, une nouvelle manière de voir les rubans

Le nouveau parcours accordera une large place aux usages du ruban. Le public pourra ainsi se rendre compte de la variété de la production rubanière, ancienne et actuelle. Vêtements historiques, accessoires, robes haute couture, mais aussi peintures, estampes et miniatures sont autant d'objets qui permettront d'illustrer la place du « beau ruban ».

Dans l'esprit de l'exposition temporaire *Les rubans de l'intime*, les vitrines permettront de découvrir des pièces de lingerie-corsetterie, de textile médical, mais aussi de rubans techniques (ceintures de sécurité, sangles...) ou d'appartenance avec les ornements liturgiques ou les rubans d'ordre comme la Légion d'honneur.

S'inscrire dans la continuité

Les démonstrations de métiers seront toujours à l'honneur dans un espace plus aéré. Très appréciées du public, les démonstrations seront plus nombreuses et les visiteurs pourront continuer à échanger avec des passementiers toujours impliqués dans le musée, mais aussi avec Damian, gareur-médiateur.

Plusieurs autres thématiques abordées dans le parcours de 2001 seront toujours présentes comme l'économie de la Fabrique ou le lisage.

Cette nouvelle expérience de visite sera dévoilée fin novembre 2023. Elle découle de trois années de réflexion des équipes, accompagnées pour la muséographie d'Azimuse et de Maskarad pour la scénographie. Engageant toutes les missions du musée, au service du public, ce parcours proposera une nouvelle lecture de la production et des usages du ruban, en phase avec le public d'aujourd'hui.

J'ai rencontré pour vous...**Les métiers** du musée***Damian Fourt******Médiateur gareur textile*****• Récemment arrivé au musée, faisons votre connaissance.**

Mes études universitaires m'ont conduit à Saint-Étienne, après une année en licence de géographie, mon engouement pour les phénomènes touristiques m'a amené à faire un BTS Tourisme.

• Du tourisme au musée ?

Durant ces deux années de formation, j'ai eu l'occasion de faire deux stages. L'un dans un office de tourisme en tant que conseiller en séjour ; je me suis beaucoup plu à échanger avec les visiteurs et à contribuer au bon déroulement de leur séjour. J'ai effectué le second stage dans un « musée » avec pour objectif de créer une petite exposition temporaire.

• Quel musée ? Quelle exposition ?

Celui des torréfacteurs de café stéphanois « Châpui ». J'avais carte blanche pour le thème de cette exposition. Je me suis alors intéressé à l'impact que peut avoir notre consommation de café sur le réchauffement climatique de la planète.

Enfin, pour compléter ce petit bout de chemin, j'ai animé les visites guidées du prieuré de Pommiers-en-Forez pendant un été. Arrivé à ce stade, j'avais réuni les éléments essentiels de mon épanouissement personnel et professionnel. Je voulais coupler la dimension historique et culturelle avec la pédagogie.

• Votre arrivée au MAI ?

Après l'obtention de mon BTS Tourisme, j'avais la volonté de poursuivre mes études en alternance. De ce fait, j'ai rejoint une licence professionnelle : Valorisation et conservation du patrimoine culturel et historique. Dans mes recherches d'apprentissage pour effectuer l'alternance, j'ai postulé à l'offre d'apprentissage « médiateur gareur » du MAI.

• En quoi consiste cette double appellation ?

Pour vous répondre correctement, il est important et intéressant d'introduire le contexte suivant :



L'industrie textile laisse à Saint-Étienne et ses alentours les traces de la rubanerie. Le ruban, qui se caractérise par son étroitesse et ses lisières, s'intègre dans la famille de la passementerie regroupant l'ensemble des productions étroites en fil, destiné à la décoration vestimentaire ou d'architecture intérieure.

On retient le XIX^e siècle comme étant l'apogée de la ville quant au tissage et la vente de ses rubans. Cette industrie a fait vivre des milliers d'artisans et d'ouvriers durant plusieurs siècles. Parmi eux, on retiendra surtout les passementiers. Ces artisans tisseurs à domicile sont indissociables de leurs outils de travail que sont les métiers à tisser. Le terme « passementier » appartient à une époque révolue, car il n'existe plus d'atelier à domicile encore en activité.

Le MAI expose au travers de sa collection textile, des échantillons de rubans appartenant à toutes époques confondues ainsi que des métiers à tisser. Ces machines font l'objet de démonstrations pour le public et contribuent indéniablement aux actions de médiation.

Les démonstrations et l'entretien des métiers sont assurés par un réseau de bénévoles comprenant d'anciens passementiers et professionnels du textile. Cela dit, ils ne sont malheureusement pas éternels et les démonstrations dépendent d'eux. Le musée a souhaité faire perdurer ces démonstrations en recrutant un apprenti pour le former à la théorie

et aux pratiques du tissage afin de pérenniser les démonstrations et démontrer le savoir-faire textile toujours présent sur le territoire.

La conception, le tissage et la commercialisation des rubans sont dorénavant et majoritairement centralisés dans un seul et même espace de production. En ce qui concerne les ateliers de tissage, ils fonctionnent grâce à un personnel qualifié dont les acteurs interviennent sur certains aspects techniques en particulier. C'est le cas du « gareur » qui veille au bon fonctionnement des machines et au réglage de ces dernières. Il intervient en particulier sur la mécanique des métiers, ce qui n'est pas le cas du tisseur.

Voilà d'où provient cette double appellation et en quoi elle consiste dans cet établissement culturel.

• ***Vous ne passez pas votre vie devant les métiers, vous êtes également médiateur... ?***

En effet, je participe aussi à l'animation des visites guidées et des ateliers sur l'ensemble des collections du musée.

• ***Comment assurez-vous le plaisir des visiteurs ?***

Je dirai que c'est en favorisant au maximum l'échange, les interactions ; j'essaie de stimuler leurs sens et d'attiser leur curiosité pendant les visites.

• ***Je pense qu'avec toutes ces définitions et précisions, les futurs visiteurs regarderont d'un œil plus averti les démonstrations de nos passementiers.***

Jean-Pierre DUHAMEL

HOMMAGE À ANTOINE RAGEY

Antoine Ragey venait régulièrement au musée comme bénévole faire des démonstrations de tissage dans la salle des métiers. Il fut un pilier de « l'Académie des passementiers », comme aimait à le dire Nadine Besse qui l'avait recruté.



Antoine Ragey dans son atelier

Il nous a quittés le 14 janvier 2023 après un long séjour à l'hôpital.

Né le 27 novembre 1932 à Aveizieux, il perd ses parents à l'âge de 17 ans. Cette entrée prématurée dans la vie d'adulte, épaulé par son frère Maurice et sa belle sœur Marie-Claire, a profondément marqué sa vie.

Tout naturellement il apprit le métier de passementier qu'il aura exercé pendant plus de 45 ans.

En 1959 il épouse Maryse. Ils auront 4 enfants et 7 petits enfants. Défendant avec conviction de vraies valeurs humaines, il exerça son métier de passementier avec toute la passion que ce métier exigeait. Engagé dans son village, dans sa paroisse, il servait les autres comme hospitalier de Lourdes.

Avec la disparition d'Antoine Ragey, le village d'Aveizieux perd un peu de sa mémoire.

Nous n'oublierons jamais son dévouement, son savoir-faire, et son engagement à instruire le public qui aimait l'écouter faire résonner le tic-tac des métiers dans le musée.

Collections

Acquisitions pour le musée

Parmi les nombreuses acquisitions effectuées par notre association récemment, nous vous présentons ici les plus importantes.

Pour la collection Rubans :

il s'agit de deux très belles robes avec rubans de Yves Saint-Laurent Rive Gauche des années 1970 :



YSL RIVE GAUCHE - 1972
Ensemble de coton ivoire bordé de
ruban coton JULIEN FAURE (détail).



YSL RIVE GAUCHE - 1978
Ensemble « gitane » de coton noir
garni de croquet rouge et vert

Pour la collection Cycles :



Affiche ancienne réalisée par Hans Thor en 1910 pour le fabricant de cycles Griffon de Courbevoie.
59 x 38,5 cm

Le détail de cette affiche nous permet de voir le regard coquin de la main baladeuse de la maréchaussée sur la spectatrice très en chair ! Mais aussi le chronométrateur de l'U.V.F l'Union Vélocipédique de France à l'arrivée et les concurrents qui abandonnent derrière le vainqueur.



Etonnante double page tirée de « L'Illustration » de 1928 (31x48) :



Vel d'Hiv Cyclisme / Six jours / Paris.

Superbe image entoillée d'André Galland (1886-1965) témoignant de la fièvre des 6 jours de Paris dans les années folles. Dans cette très riche composition en clair-obscur, où les fameuses lampes jouent bien leur rôle, on se trouve au cœur du moteur de cette course folle : sur la pelouse centrale, où le tout Paris vient s'afficher au restaurant : les toilettes tranchent, cigares et porte-cigarettes fument, un

garçon en nœud pap taille sa route au milieu des chapeaux Sools, six demis sur les bras... Pendant ce temps, les écureuils pédalent et les populaires penchés sur les falaises gueulent à l'heure des primes, entre deux saucissons. Entre bourges et prolos, le train bleu brûle les planches... Cette œuvre témoigne du génie de Galland et de l'atmosphère inoubliable de la rue Nelaton... « Encore dix tours, dix », scande Berretrot au micro (la tabatière).

Pour la collection Armes :

un très beau tableau d'un tireur à la carabine.

Œuvre anonyme datant de 1900



Collections

Le Musée d'Art et d'Industrie entre musées techniques et musées de société.

Une expérience française dans une histoire européenne.

Georges Gay,
professeur émérite de
l'Université Jean Monnet

Force est de constater la place singulière occupée par le Musée d'Art et d'Industrie de Saint-Étienne dans le paysage muséal français. Présenté comme « *un véritable conservatoire du savoir-faire régional du 16^e s. à nos jours* » par Le Guide Vert¹, il se distingue de ses homologues, musées techniques, musées industriels, musées d'arts appliqués, à la fois par la diversité de ses collections (armes, cycles, rubans) et par l'homogénéité de son propos qui inscrit cette diversité dans une forme de nécessité voire de destinée territoriale. Nombre de grands musées techniques comme les musées mulhousiens, par-delà la richesse et le prestige incontestable de leurs collections, ne peuvent revendiquer un enracinement similaire qui fait la singularité de l'établissement stéphanois.

Dans cette perspective, la rationalisation/actualisation de l'offre muséale portée par l'ouverture, en 1987, du Musée d'Art moderne et celle, en 1991, de la galerie de Couriot, préfigurant le parc-musée de la mine, recentrant de fait le Musée d'Art et d'Industrie sur la présentation des activités les plus anciennes et/ou les plus emblématiques de la ville, correspond à un retour aux sources pour une institution créée pour valoriser une culture technique pluri-

culaire. Les liens noués depuis le début de l'entreprise muséale entre la mission culturelle et éducative du musée et les enjeux économiques s'en trouvent réactualisés et renforcés que ce soit par la valorisation de l'héritage ou par la promotion de l'innovation replacée dans la continuité d'une tradition productive.

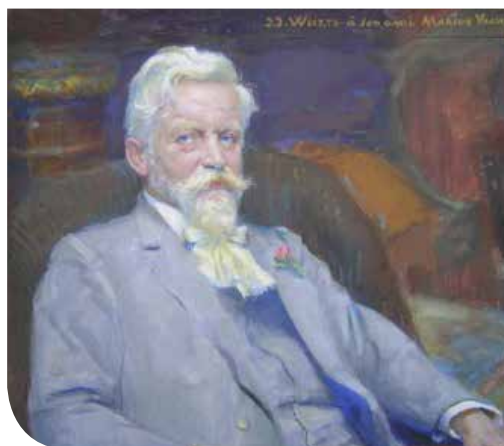
Dans le numéro de septembre 2019 de la revue des Amis du Musée d'Art et d'Industrie, Nadine Besse a parfaitement présenté les linéaments de cette histoire. Tou-

tefois, nous rappelle-t-elle aussi, celle-ci, pour être singulière, ne s'est pas pour autant développée dans l'isolement. **Marius Vachon**, chargé de mission du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, avait parcouru l'Europe en quête d'idées inspirantes et d'exemples à imiter. C'est nourri de ces apports qu'il engagea la rénovation du musée de fabrique en 1889. Dans un autre registre, les évolutions ultérieures du musée ne peuvent être isolées du contexte économique et politique

dans lequel elles se sont produites. En conséquence est-il sans doute utile de revenir sur ce contexte, de replacer l'histoire du musée stéphanois sur un horizon plus large en essayant de retrouver le cheminement généalogique dans lequel elle s'inscrit, au commencement duquel se trouvent les musées techniques.

Musées techniques et enjeux économiques

La création du premier d'entre eux, le Conservatoire national des Arts et Métiers, en 1794, répond au souci de susciter un mouvement d'émulation industrielle propre à favoriser l'enrichissement du pays. Il est lui-même le successeur de la collection ouverte au public en 1746 à Paris par l'ingénieur mécanicien Vaucanson, constituée de machines et de modèles censés concourir à la diffusion de l'innovation. La chronique locale nous dit que c'est par le truchement des collections du Conservatoire des Arts et Métiers et par l'entremise de Joseph de Montgolfier qui en était adminis-



Aidé des plus prestigieux fabricants et soutenu par les ouvriers, Marius Vachon, publiciste d'origine stéphanoise chargé par le ministère des Beaux-Arts et de l'Enseignement d'étudier sur le terrain les musées et écoles d'art en France et en Europe, réorganise en 1889, le musée de fabrique en Musée d'Art et d'Industrie. Il conçoit le musée comme une véritable arme économique, à la fois lieu de conservation de collections de Beaux-Arts, de rubannerie et d'armurerie et lieu de formation et d'émulation pour les artistes stéphanois, dessinateurs de rubans et graveurs d'armes, issus de l'École Régionale des Arts industriels.

Extraits du site du musée

trateur, que le métier à tresser fut introduit à Saint-Chamond par Richard-Chambovet. L'institution parisienne suscita des imitations comme la fondation en 1827 du musée de l'Industrie de Bruxelles et la création, en France, d'une multitude de « musées industriels », « musées d'art et d'industrie », « musées industriels et commerciaux » parmi lesquels on peut citer celle du « musée commercial, industriel et maritime » de Nantes en 1834, celle d'un musée « d'art et d'industrie » [qui deviendra le Musée historique des tissus] par la Chambre de Commerce de Lyon en 1856, celle du musée du Dessin industriel par la Société industrielle de Mulhouse en 1857. C'est sur la sollicitation du ministre du Commerce que le Conseil Municipal de Saint-Étienne se substituant à la Chambre de Commerce, prend, en 1859, la décision de principe de créer un musée d'art et d'industrie « semblable à celui de Lyon » dans la perspective d'assurer le perfectionnement des activités de la cité manufacturière².

Dans le même temps, suite à la première Exposition universelle de 1851 qui confirme le rôle moteur de l'industrie britannique, mais révèle l'avance prise par la France dans la qualité des produits, les britanniques, soucieux du progrès de leurs industries, développent le projet d'une vaste collection d'objets pouvant servir de modèles pour améliorer la qualité des productions. Installée dans le quartier ouvrier de South Kensington de Londres, l'institution qui deviendra ensuite le Victoria and Albert Museum fonctionne alors comme source d'inspiration et de formation pour nombre d'ouvriers et d'artisans.

Cependant, dès la seconde moitié du XIX^e siècle, des critiques pointent l'obsolescence rapide des collections, en retard sur la réalité de l'innovation qui doit être recherchée davantage du côté des entreprises. Les musées



Exposition universelle de 1851. Copyright V&A museum.

a Great Exhibition of the Works of Industry of all Nations (grande exposition universelle des travaux de l'industrie de toutes les nations) de 1851 fut la première des Expositions universelles. Elle eut lieu du 1^{er} mai au 15 octobre 1851 à Londres. Elle marqua le sommet de la puissance britannique d'époque victorienne.

d'art industriel glissent alors pour beaucoup vers le statut de musées d'art décoratif établissant des ponts entre les arts appliqués et l'art académique à l'instar du musée industriel créé en 1835 à Roubaix pour promouvoir la production textile de la ville, qui, en 1861, s'ouvre aux beaux-arts.

Les musées industriels, qui persistent dans leur orientation initiale, s'inscrivent alors sur l'horizon d'une affirmation de ce que Claudine Cartier reprenant Rémy Cazals, nomme une « conscience de la place industrielle »³. C'est une motivation de ce type qui anime le conseil municipal de Saint-Étienne, lorsqu'en 1851, après moult tergiversations, il approuve l'acquisition d'une partie de la collection du maréchal Oudinot pour constituer « un musée d'artillerie » [alors hébergé à l'Hôtel de Ville] en raison de ce « qu'elle peut ajouter à la notoriété, à la réputation de Saint-Étienne en Europe »⁴.

Ceci étant, cette forme d'engagement se manifeste davantage en période de crise que dans les

périodes de prospérité où les bonnes résolutions sont vite oubliées. Chacun sait, à Saint-Étienne, que la décision de 1859 ne fut guère suivie d'effets, si ce n'est la réunion en 1860, dans le nouveau Palais des Arts, d'un ensemble de collections dont la commission municipale chargée de travailler sur la création effective d'un musée d'Art et d'Industrie en 1889 dresse la description sans complaisance d'une accumulation d'objets laissée à l'abandon sans directive ni projet. Les temporalités

hachées par les guerres et les crises de la première moitié du XX^e siècle ne sont guère favorables à la construction de projets s'inscrivant dans la durée et au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, les politiques culturelles conduites en Europe et en France en particulier éloignent le monde des musées des enjeux économiques, ne favorisant guère par là même les musées techniques. Le retournement de conjoncture qui se produit au milieu des années 1970 et la désindustrialisation qui s'ensuit font émerger la thématique de la mémoire et mettent à l'agenda la préservation du patrimoine industriel, impliquant de la sorte les musées techniques qui connaissent un regain d'intérêt. Dans le même temps, leur trajectoire croise celle d'une autre catégorie de musées, ceux que l'on nomme aujourd'hui musées de société.

Musées de société et enjeux de territoire

A l'origine de ces musées se trouvent les musées d'ethnologie et de folklore et les heimattmuseum, musées régionaux allemands, qui ont fleuri en Europe du Nord dès le premier tiers du XIX^e siècle, la référence en la matière étant le musée de plein air Skansen à Stockholm en Suède. En France l'engouement suscité par l'exposition d'objets témoignant des sociétés paysannes européennes lors de l'Exposition universelle de 1878 suscite la

création, l'année suivante, du musée d'ethnographie du Trocadéro dans lequel est ouverte en 1884 une « salle de France ». Celle-ci est fermée en 1928, mais ressuscite moins de dix ans plus tard à l'occasion de l'Exposition internationale de 1937 sous la forme d'un « département des Arts et Traditions populaires » au sein des musées nationaux, dont la direction est confiée à Georges-Henri Rivière.

Ces institutions ont en commun de s'intéresser au quotidien de sociétés rurales dont on pressent la prochaine et brutale décomposition. C'est le défi constitué par la préservation du cadre bâti et de l'architecture rurale qui conduit Georges Henri Rivière à l'élaboration à la fin des années soixante du concept d'écomusée. Musée ouvert, multi-sites, au territoire variable, « l'écomusée » se veut surtout une institution impliquant la population qui devient le sujet de sa propre connaissance tandis que le musée devient un cadre d'expérimentations pour penser le devenir du territoire. Paradoxalement, le concept d'écomusée élaboré pour le monde rural connaît sa première application d'envergure dans un territoire industriel avec la mise en place à partir de 1971 de l'écomusée du Creusot-Montceau les Mines. Le paradoxe n'est qu'apparent, car les problèmes posés par la conservation du patrimoine industriel comme les interrogations soulevées par l'avenir incertain des communautés industrielles ne diffèrent guère de leurs homologues en milieu rural. La formule de l'écomusée s'avère parfaitement adaptée à fournir des réponses aux incertitudes des territoires industriels menacés par les transformations brutales de l'économie. Au fur et à mesure que celles-ci s'approfondissent et se muent en véritables crises territoriales dans les régions d'an-

cienne industrialisation, le modèle de l'écomusée est souvent mobilisé par les stratégies locales de redéveloppement.

Saint-Etienne et sa région n'ont pas échappé à cet engouement. Les années 70-80 voient se multiplier la création de microstructures souvent qualifiées « d'écomusée », mais qui relèvent davantage du « musée vivant » ou de « l'atelier-musée » voire du musée d'arts et traditions populaires à l'ancienne :



*La maison de la passementerie de Jonzieux.
Copyright Pilat Tourisme*



La maison du passementier de Saint-Jean-Bonnefonds



C'est en 1973 celle de la Maison de la Passementerie de Jonzieux dans le parc du Pilat, suivie de la Maison des Tresses et Lacets à la Terrasse sur Dorlay en 1988 puis, beaucoup plus tardivement, en 2004, de la Maison du Passementier à Saint-Jean-Bonnefonds, sans oublier les divers musées de la mine créés dans les années 80 (musée de Villars, mine-témoin du château des Bruneaux à Firminy, musée de La Ricamarie).

Ces créations, d'initiative locale, questionnent indirectement la place et la mission du Musée d'Art et d'Industrie qui est par ailleurs concerné, au tournant des années 80, par un projet de « musée de la société industrielle » sur le site Couriot.

On ne sait jusqu'où cette implication aurait pu concrètement aller puisque le projet ne survit pas au changement de municipalité en 1983, mais l'affaire ne fut pas sans conséquence, l'autonomisation du musée d'art moderne étant en quelque sorte la rançon de cet abandon tandis que, malgré les réticences, l'ouverture de la galerie de Couriot en 1991, marquait le début de la constitution d'un « vrai » musée de la mine en lieu et place de l'ancienne mine-musée du Palais des Arts.

Ceci étant, le Musée d'Art et d'Industrie n'emprunte guère au modèle de l'écomusée ni dans sa forme ni dans son fonctionnement. Il n'y a pas de « musée hors les murs » et les relations avec les microstructures environnantes n'ont pas fait l'objet d'une institutionnalisation. Cependant le musée reste profondément enchâssé dans la société locale, les représentations qu'elle a d'elle-même, de son histoire et de son devenir tant par le retour sur les héritages auquel il invite, que par l'inscription dans le présent et la projection dans l'avenir auquel il incite,

par ses collections permanentes et ses expositions. L'invocation récurrente pour ne pas dire la mythification de l'entreprise de Marius Vachon et de sa signification sociale, en dépit de sa brièveté, témoigne de l'imprescriptibilité du lien qui, par-delà les aléas d'une histoire parfois décevante, s'est noué entre le musée et la ville, justifiant ainsi le qualificatif qui le résume sans doute le plus efficacement : c'est « un musée de la ville ».

Cette formule, commode pour qualifier un établissement qui échappe aux catégories rigoureusement définies, se voit cependant prendre une réalité nouvelle avec la réception des collections de l'association « Histoire et Patrimoine » en 2018. La question de la valorisation de celles-ci fait écho à la mode émergente des musées d'histoire urbaine. Le musée d'Art et d'Industrie se trouve ainsi à nouveau interpellé par des questionnements qui le dépassent et

ouvrent, peut-être, une nouvelle page de son histoire.

¹ *Les plus beaux lieux du patrimoine industriel*, Le Guide Vert, 2018

² Délibération du conseil municipal du 11 octobre 1859

³ Claudine Cartier, « Des musées pour l'industrie », in *La mémoire de l'industrie De l'usine au patrimoine*, Presses universitaires de Franche-Comté, 2006.

⁴ Délibération du conseil municipal du 13 septembre 1851

1981, L'AVANT-PROJET D'UN NOUVEAU MUSÉE SUR LE SITE DE COURIOT

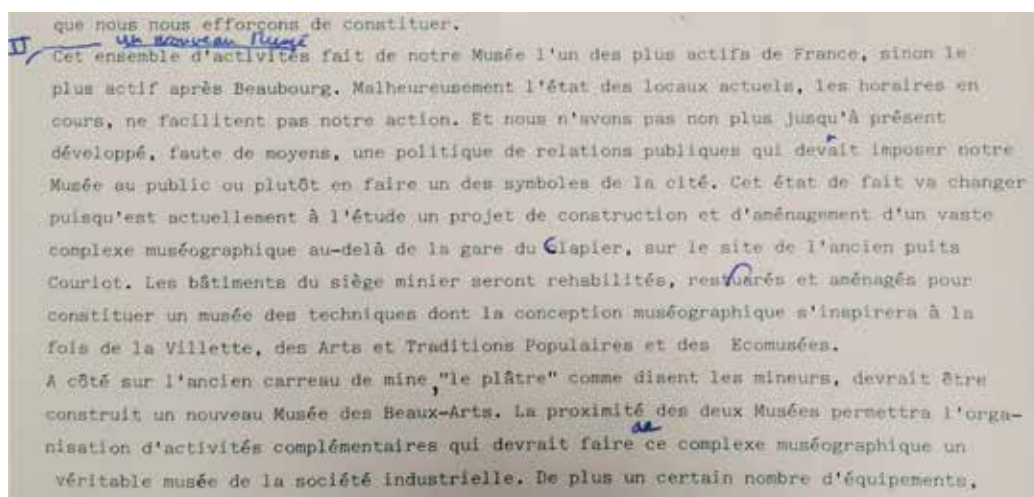
Si l'idée de trouver un cadre plus approprié à la collection d'art contemporain réunie par Maurice Allemand, conservateur de 1947 à 1966, n'était pas nouvelle, le projet porté par l'adjoint à la culture de la municipalité Sanguedolce était beaucoup plus ambitieux. Il s'agissait de rassembler sur le même site un musée de la Mine, les collections techniques du Musée des Beaux-Arts, et la collection d'art contemporain dans un nouveau bâtiment. Ni musée d'art et traditions populaires, ni écomusée, ni musée technique, l'avant-projet de 1981, se référant déjà explicitement à Marius Vachon, se voulait un outil mêlant culture technique et culture artistique dans une approche ethnographique.

Les réticences à la fois du conservateur du musée de l'époque, des milieux de la recherche uni-

versitaire en histoire et de la municipalité elle-même, dont certains ne voulaient pas mettre la mémoire ouvrière au musée alors qu'on parlait de relance du charbon, en ont retardé le démarrage.

En 1982, seul fut retenu le projet d'un musée de la Mine et des aciers spéciaux conçu pour mettre en valeur cette culture technique accumulée, cette capacité d'innovation permanente du tissu stéphanois susceptibles de relancer l'économie. Mais il était trop tard. Les aléas de l'alternance politique en ont décidé autrement.

Jacques Donze



Description par Bernard Ceysson de ce que pourrait être un nouveau musée sur le site de Couriot (copyright archives municipales)

Visites d'ateliers

Les amis du musée étaient invités à rencontrer deux artistes textiles installées à Saint-Etienne

ATELIER DE JEANNE GOUTELLE

Membre du collectif FU, Jeanne Goutelle est artiste, exploratrice des matières et des couleurs. Son travail se situe aux frontières de l'art, du design et de l'artisanat avec une dimension architecturale. Elle développe une recherche autour du ré-emploi de matières issues de l'industrie textile. Son travail personnel s'inscrit dans le renouveau des arts textiles, notamment ceux de la tapisserie et du tapis. Elle met ses compétences artistiques et techniques au service des entreprises et des marques dans les domaines de l'architecture et de la scénographie.



« Dans le cadre du projet d'aménagement des salons du Conseil de l'Union européenne pour la Présidence française, j'ai été sélectionnée pour concevoir un ensemble de créations textiles en écho au concept global de L'Étoffe de l'Europe conçu par les Ateliers Adeline Rispal. J'ai ainsi tissé avec mon équipe, dans mon atelier à Saint-Étienne, 5 paravents composés de 18 panneaux, à travers un tissage architectural de sangles et de rubans issus de rebuts de l'industrie textile stéphanoise. Ses alcôves tissées, baptisées **INTERSECTION(S)**, viennent dialoguer avec les éléments du Mobilier national. »

ATELIER DE DOMINIQUE TORRENTE

Dominique, elle aussi membre du collectif Stéphanois FU, interroge les mots et le textile. Présente dans de nombreuses résidences, en Chine, comme en région Auvergne-Rhône-Alpes, elle expose ses œuvres bien au-delà des lieux culturels régionaux. On la retrouve à Paris, Bruxelles, Manille, en Italie, à Pékin et Kuming. Elle vient d'exposer au « Cloître d'Art contemporain » à Lyon. Nous aurons l'occasion de la retrouver sur notre chemin.



LES ENTREPRISES PARTENAIRES DU MUSÉE ET DE L'ASSOCIATION DES AMIS



les
amis



du
**MUSÉE
D'ART et
D'INDUSTRIE**
de Saint-Étienne

Bulletin des amis du Musée d'art et d'industrie

2 pl. Louis Comte - 42000 Saint-Étienne
aamai@wanadoo.fr

www.amis-musee-art-industrie.org

siret : 324 293 935 00015

Directeur de la publication : Nicolas Faure

Imprimerie Rizzi :

86 rue Crozet Boussingault

42013 Saint-Étienne - 04 77 80 85 85

Maquette et mise en page :

Katia Chételat

06 222 555 76 - www.studio109.com

Crédit photo : Gil Lebois, Amis du MAI,

V&A Museum, Musée d'Art et d'Industrie,

Fabrice Roure.

Dépôt légal à parution.

info Musée

2 pl. Louis Comte
42000 Saint-Étienne
Tél. : 04 77 49 73 00

www.mai.saint-etienne.fr

Ouverture du mardi au dimanche
10 h - 18 h

Gratuit le premier dimanche du mois

Avec le soutien de

Saint-Étienne
Ville créative design





PARIS - BREST - PARIS. 1901

**À DIX ANS
D'INTERVALLE !!
LA VICTOIRE
RESTE FIDÈLE
À**

T - PARIS. 1911

**LA FRANÇAISE
DIAMANT**

Mich

Agent

Affiches MARCIAL GOFFIN & C^{ie} - PARIS

**« Paris-Brest 1901,
à dix ans d'intervalle,
la victoire reste fidèle
à La Française »**

De fait, 10 ans après Garin, c'est Emile Georget de Chatellerault, qui à 29 ans, décroche le bouquet dans la grande classique, sa plus belle victoire (les 1196 km à presque 24 km/h). Superbe image avec une conquérante déesse de la victoire chevauchant bien sûr une machine tricolore entre les deux tourbillons. A noter que dans cette décennale fondamentale dans l'histoire de la vélocipédie, le coureur qui passe chaque fois en tête à Brest, donc à mi-parcours, ne gagne jamais. C'est d'abord Jiel-Laval en 1891, puis le fabuleux Lesna en 1901, et ici en 1911, le souriant Cornet (4e au final), vainqueur du Tour 1904. Dans cette édition 1911, curiosité, Garin vainqueur en 1901, est encore là et termine 10e, ne mettant que 6 h de plus qu'en 1901. . TBE. Cette course est aussi marquée par la guerre des pneumatiques pour les vainqueurs, Michelin en 1891, Dunlop en 1901, et Continental en 1911.

Acquisition des Amis du MAI, décembre 2022